

Bulletin d'histoire politique

Le déclin de l'empire cinématographique Réplique à Denys Arcand

Robert Lahaise



Volume 5, numéro 3, été 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1063625ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1063625ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association québécoise d'histoire politique
Comeau & Nadeau Éditeurs

ISSN

1201-0421 (imprimé)

1929-7653 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Lahaise, R. (1997). Le déclin de l'empire cinématographique : réplique à Denys Arcand. *Bulletin d'histoire politique*, 5(3), 66–74.
<https://doi.org/10.7202/1063625ar>

Tous droits réservés © Association québécoise d'histoire politique; VLB Éditeur, 1997

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

**Le déclin
de l'empire
cinématographique
réplique à Denys Arcand**

•••

Robert Lahaise
historien

«Nous vivons dans un pays où il ne s'est rien, mais rien passé. [...] Je suis né à Deschambault, près de Québec. Eh bien! de 1650 à nos jours, en trois siècles, il ne s'est rigoureusement rien passé. En 1760, personne ne s'est battu, un messager à cheval a annoncé que nous dépendions désormais du roi d'Angleterre. Pendant la Deuxième Guerre mondiale, le plus jeune de la famille, menacé de conscription, est monté à la cabane à sucre où on lui a porté à manger. Il en est redescendu à la fin de la guerre... c'est tout.»

Denys Arcand, propos rapportés par Louis-Bernard Robitaille, «Un Oscar à portée de la main — Denys Arcand ne se laisse pas monter la tête», dans *La Presse*, 14 février 1987.

Après avoir décrit en classe l'hécatombe survenue en Nouvelle-France au cours des années 1756-1760, un étudiant m'apportait ce texte. Voyons voir... en premier lieu quelques faits généraux, suivis (avec orthographe d'époque) de ce qui survint à Deschambault, où, «de 1650 à nos jours, en trois siècles, il ne s'est rigoureusement rien passé». Nous terminerons toutefois avec un prix de consolation, puisque nous avons eu la chance de vivre durant le demi-siècle qui a suivi ces années de somnolence.

De quelques faits généraux

«La milice du XVIII^e siècle recrute tous les hommes, de 16 à 60 ans. [...] Chaque paroisse compte au moins une compagnie de 50 à 80 hommes».

Marcel Trudel, *Initiation à la Nouvelle-France*, Montréal, Holt, Rinehart et Wilson, 1968, p. 175.

À Vaudreuil, demandant à monseigneur de Pontbriand la cession des dîmes des curés pour la continuation de la guerre, l'évêque répond:

«... que Mrs les curés le feraient avec empressement et que même ils ne conserveraient pour leur provision que le nécessaire».

Monseigneur de Pontbriand, 13 février 1758, *Mandements des Évêques de Québec*, Québec, A. Côté, 1888, volume II, p. 131.

«Un nuage de sang voile notre patrie. [...] Mon Dieu! nous avons mis notre confiance en vous, nous avez-vous donc abandonnés!»

Annaliste des *Ursulines des Trois-Rivières*, Trois-Rivières, Ayotte, 1888, tome I, p. 324.

«Des vieillards de 70 ans et des garçons de 15 ans se postent à la lisière des bois, tirent sur nos détachements, tuent et blessent de nos hommes».

Wolfe à Holderness, 9 sept. 1759, dans *The Siege of Quebec*, Québec, Doughty et Parmelee éd., 1901, vol III, p. 11.

«Il ne reste aux Anglais que la possession des ruines de la ville de Québec, dans laquelle il n'existe plus que quatre maisons».

Gazette de France, 1^{er} décembre 1759.

Été 1760: Murray, de Québec vers Montréal, fait parvenir le message suivant:

«Je brûlerai tous les villages que je trouverai abandonnés», (présumant que les hommes sont à Montréal pour se battre).

Murray, 21 août 1760, dans *Lettres et pièces militaires, instructions, ordres, mémoires, plans de campagne et de défense, 1756-1760*. Québec, Casgrain éd., 1891, p. 285.

Bourlamaque, de Montréal vers Québec, fait prévenir les habitants qu'il brûlera les villages où se retrouvent les hommes, puisqu'ils ne sont pas à Montréal pour se battre.

Bourlamaque à Lévis, 23 août 1760, dans *Lettres de Bourlamaque au chevalier de Lévis*, Québec, Casgrain, éd., 1891, p. 105.

Bilan:

quelque 10,000 morts dans la vallée du Saint-Laurent, sur environ 70,000, quelque 5,000 morts en Acadie sur environ 15,000,

forts et habitations incendiés depuis la vallée de l'Ohio jusqu'à la Gaspésie, en excluant Montréal qui doit se rendre, n'ayant que 3,500 soldats à opposer aux 18,000 Anglo-Américains.

Marcel Trudel, *Initiation à la Nouvelle-France*. Montréal, HRW, 1971, p. 98-105.

À *Deschambault*

(où «en trois siècles il ne s'est rigoureusement rien passé», sauf ...)

«En 1760, un messenger à cheval» ...

17 août 1759:

«Le 17, les ennemis firent dans la nuit une marche en berges et débarquèrent à *Deschambault*, sept lieues au-dessus de moi. J'y marchait aussitôt avec mes deux compagnies de grenadiers, mon piquet de troupes réglées, cent cavaliers et soixante miliciens, et je les forçai de se rembarquer».

«Journal de M. de Bougainville», dans *RAPQ*, 1923-1924, p. 388.

19 août 1759, la plus grosse perte encourue par une paroisse: à *Deschambault*.

«Comme Neuville, la paroisse de *Deschambault* a été l'objet d'une descente par les Anglais et l'église fut pillée, elle aussi. Le 19 août 1759, les Anglais débarquent en cet endroit et mettent le feu à des maisons où l'on avait réuni les bagages personnels et l'argenterie des troupes; suivant «quelqu'un», il y avait là 1,800,000 livres en espèces* et un journaliste anglais évalue la perte de ces effets à plus de deux millions de livres. Les Anglais rassemblèrent une centaine de bêtes à cornes dans l'église, ils en tuèrent une partie mais n'eurent pas le temps de les amener toutes avec eux en se rembarquant. Avant de partir, l'ennemi pillait l'église sans y laisser «un linge grand comme la main», mais le curé Ménage avait eu le temps de sauver les «vaisseaux sacrés» et l'argent de l'église, en enterrant le tout dans sa cave**. En mai 1760, Dumas reçut l'ordre d'occuper l'église pour assurer les communications».

* *Journal de Récher*, 20 août 1759, Archives du séminaire de Québec.

** *Ménage à Briand*, 23 janvier 1762. Archives de l'archevêché de Québec.

Marcel Trudel, *L'Église canadienne sous le Régime militaire*, Institut d'histoire de l'Amérique française, 1956, volume I, p. 17.

19 août 1759:

«La nuit suivante, l'ordre fut donné aux hommes de partir du camp en laissant les tentes sans le moindre changement et d'allumer des feux nombreux comme d'habitude afin de ne pas attirer l'attention des Français sur les déplacements des troupes. A minuit, les troupes étaient montées à bord des péniches ou barques d'invasion et mettaient le cap sur *Deschambault*. Le 19 avant l'aube, les Anglais atterrissaient sur la plage à deux milles en aval de l'église de Saint-Joseph du Cap de Lauzon. Une colonne composée des compagnies de *Delaune* et de *Carden* en tête et de celle de *Fraser* avec un détachement du *Royal American* en arrière-garde, se mit en marche en direction de l'église, endroit où l'on croyait trouver des troupes de retranchées. A la vue d'une telle multitude de fantassins, les quelques Français de garde se replièrent vers les bois du second rang».

«La maison de Perrot», écrit J.-C. Panet, «était riche par le dépôt que plusieurs officiers avaient fait de leurs malles, lesquelles ainsi que la maison ne furent épargnées par l'incendie» qui suivit le pillage.

«Les ennemis instruits par les correspondances qu'ils entretenaient dans le pays que nous avions à *Deschambault* à douze lieues de Québec des magasins où tous les officiers des cinq bataillons de l'armée et plusieurs autres avaient leur équipement, y firent une descente au nombre de 1000, brûlèrent ces magasins sans y trouver d'opposition que celle d'une garde de vingt soldats estropiés aux ordres de M. *d'Arennes*, lieutenant du *régiment du Languedoc* qui avait perdu un bras à *l'affaire du 8 juillet 1758*. Cette garde fut forcée de se retirer. En voyant que les Anglais effectuaient un débarquement, le chevalier *d'Arennes* expédia un courrier à *Bougainville* qui patrouillait dans la région du Fort *Jacques-Cartier* (Cap Santé) avec un parti d'environ trois cents hommes, deux compagnies de grenadiers et les miliciens qu'il put équiper. A cette nouvelle, *Bougainville* se mit en marche pour rencontrer l'ennemi.»

Les Anglais sont repoussés: ils battent en retraite

Pendant que les Anglais se livraient au pillage, quinze Canadiens, pleins de hardiesse, à la tête desquels se trouvait M. *de Belcourt*, major de cavalerie, entrèrent au grand galop dans le village. Les ennemis croyant que c'était une avant-garde coururent à leurs barques et s'y jetèrent avec précipitation. Quelques documents disent que l'escouade de cavalerie était sous les ordres de M. *de la Roche*, c'était probablement de l'avant-garde du parti de

M. de Bougainville qu'il s'agissait: ce dernier corps de troupe arriva sur le théâtre des opérations vers 3 heures, les Anglais se rembarquèrent à cette heure-là, ayant eu soin de ramener avec eux des bestiaux dérobés dans les pâturages des alentours, malgré une retraite précipitée. Pour sa part, M. de Belcourt n'était pas inactif, son groupe de cavaliers chargea l'arrière-garde anglaise composée de la *Compagnie Fraser* et du détachement du *Royal American*, leur tua ou blessa 22 hommes et fit deux prisonniers, qu'il questionna sur les intentions de leur général.

Les Anglais avaient eu le temps de brûler trois maisons où quinze invalides étaient de garde, mais devant la foudroyante avance de l'ennemi l'on crut préférable de retraiter jusque sur un tertre d'où l'on pouvait observer tous les agissements de l'ennemi.

Dans le courant de la journée, la renommée avait porté aux oreilles de Montcalm la nouvelle du débarquement à *Deschambault*. Aussitôt le général français prit avec lui M. de Montreuil, major-général, et donna ordre aux grenadiers de s'avancer jusqu'à la Pointe-aux-Trembles; c'est là qu'il apprit que M. de Bougainville avait forcé les ennemis à la retraite».

Luc Delisle, *La petite histoire de Deschambault, 1640-1963*. Québec, s. é., 1963, p. 74-75.

24 août 1759:

«Le courrier qui est arrivé, rapporte que lorsqu'il a passé à *Deschambault*, il a vu plusieurs berges qui revenoient, et que tout le monde étoit retiré; si cela est, il est bien à craindre que l'ennemi n'achève de ruiner cette paroisse, et ne brûle les récoltes qui sont mûres. Toutes les manoeuvres des ennemis sont: se réduire à brûler et ravager nos campagnes.»

Delisle à Bourlamaque, 24 août 1759, Casgrain éd., Québec, Demers, 1891, volume V, p. 355.

24 septembre 1759

«L'armée se retira à Jacques Cartier, M. de Bougainville à la Pointe-aux-Trembles, le détachement du bas de la rivière du Cap Rouge au Calvaire. On plaça les troupes le plus à portée qu'il fut possible pour pouvoir travailler à la construction du fort; on envoya les régiments de Royal-Roussillon et Guyenne dans la plaine de *Deschambeau* pour empêcher le débarquement dans cette partie et assurer notre communication avec les Trois-Rivières».

Journal des campagnes du chevalier de Lévis, Casgrain éd., Montréal, Beauchemin, 1889, vol. I, p. 220-221.

21 mai 1760:

«Le chevalier de Lévis établit un corps de douze cents hommes à *Deschambault* paroisse éloignée de Québec de quatorze lieues, deux cents hommes au fort de Jacques-Cartier aux ordres du sieur de Repentigny et un détachement de troupes légères, cavalerie et infanterie, à la Pointe-aux-Trembles, commandé par le sieur de la Rochebeaucour. Ces différents postes furent aux ordres du sieur Dumas qui avoit sous lui le sieur de Fouillac, commandant le troisième bataillon du régiment de Berry. Il eut ordre d'observer les mouvements des Anglois sur le fleuve et de suivre leur flotte lorsqu'elle monteroit vers Montréal».

«Relation de l'expédition de Québec aux ordres de M. le maréchal de Lévis», dans *Guerre du Canada*, Québec, Demers, 1895, p. 248.

juillet 1760:

«Le 11 juillet, la flotte angloise partit de Québec pour remonter le fleuve. Elle étoit composée de trois frégates de quarante, trente et vingt canons, de plusieurs brigantins et senaux armés, de douze chaloupes carcassières portant du 24, du 18 et du 12, et d'un grand nombre de transports, en tout trente-cinq voiles sans compter les bateaux de débarquement. Cette flotte, commandée par le brigadier général Murray, gouverneur de Québec, portoit trois mille hommes de troupes, non compris les matelots, une prodigieuse quantité de vivres, de munitions et toute l'artillerie nécessaire pour une expédition considérable».

«Elle parut au bas du Richelieu, qui est à la vue de *Deschambault*, le 16 juillet. Le fleuve est extrêmement rapide en cet endroit, et l'on espéroit qu'elle ne franchiroit pas ce passage sans être fort endommagée, quoiqu'il s'en fallut beaucoup que nous n'eussions l'artillerie nécessaire pour le défendre; mais le vent devint si fort et fit remonter la flotte angloise avec tant de rapidité que les navires se trouvèrent au haut du Richelieu sans avoir essuyé plus de cinquante coups de canons et avec perte de dix ou douze hommes seulement».

Ib., p. 249.

1760 ss, les Acadiens à *Deschambault*:

7 janvier 1764: mariage du seigneur Louis Fleury *Deschambault* à Athalie Boudreau, Acadienne.

cinq Acadiens viennent mourir à *Deschambault*:

Joseph Tourangeau, 1765

Joseph-Michel Robichaud, 1767

Joseph Landry, 1768

Tite Robichaud, 1770

Florent Landry, 1774.

seize mariages d'Acadiens avec des *Deschambaultiens*.

L. Delisle, *op. cit.*, p. 85-87.

L'invasion américaine, 1775-1776

mai 1776:

«L'arrivée d'une flotte anglaise dans le port de Québec, le 6 mai, vint mettre le comble à la situation: l'Angleterre envoyait, sous les ordres du général John Burgoyne, le premier contingent d'une armée de plus de neuf mille hommes qu'elle destinait à la défense du Canada. Carleton, qui subissait depuis le mois de novembre précédent un siège plus ou moins rigoureux, en profita pour faire, le même jour, avec le concours de la milice et des renforts, une sortie vigoureuse qui dispersa complètement l'ennemi et le força à se retirer en toute hâte à *Deschambault* en laissant derrière lui toute son artillerie, ses bagages, ses provisions. Les Américains voulaient se fortifier à *Deschambault*, mais les forces britanniques qui remontaient le fleuve ne leur en laissèrent pas le loisir: pour éviter d'avoir toute retraite coupée, ils remontèrent jusqu'aux Trois-Rivières pour s'en retirer ensuite et traverser à Sorel, vers le 25 mai; de ce dernier endroit, on comptait bloquer le fleuve et se ménager en même temps une retraite par le Richelieu. Mais, comble d'infortune, la petite vérole, qui avait éclaté à *Deschambault** se mit à faire des ravages considérables dans l'armée: sur huit mille soldats, près de cinq mille se trouvèrent immobilisés par la maladie et le major-général John Thomas allait lui-même en mourir le 2 juin».

* À *Deschambault*, le 8 mai, il y avait déjà près de neuf cent soldats atteints de la petite vérole (*Letters to Washington*, t. I, p. 196: lettre du major-général John Thomas, le 8 mai 1776).

Marcel Trudel, *Louis XVI, le Congrès américain et le Canada*, Québec, Éd. du Quartier latin, 1949, p. 76-77.

juin 1776:

«*Deschambau*

Desservi par Mr Fillion.

Jeudi 6 juin.

La milice assemblée à 9 heures du matin.

Lecture de nos commissions.

Nous avons cassé Nicolas Pasquin capt., Pierre Joseph Arcan lieut. et Joseph Gauthier, enseigne, pour avoir servi les rebels en leurs qualité d'officiers, le premier avait été commissioné pour le Roy l'été dernier et avait nommé les deux autres pour ses subalternes. N.B. Pierre Jos. Arcan & Joseph Gautier n'avaient servi pour le Roy qu'en qualité de sergents.

Dans le mois de février le suivant fut choisi par election de la paroisse officier pour les rebels:

Philip Baronet dit Sans Chagrin capt. [...]

Humiliation aux officiers nommés cet hivert pour les rebels et reproche a la paroisse de cette assemblée qu'ils ont fait par un ordre formel des rebels que nous avons retiré.

Ordre au capt. Pierre Grolau de maintenir la plus grande subordination parmi ses miliciens pour l'exécution des ordres du Roy.

Harrangue, etc.

Invitation d'aller en ville porter leurs denrées.

Recommandation pour l'entretien des chemins.

Revue en bon ordre de 72 hommes. Vive le Roy.

Remarques

Les habitants de cette paroisse ont voituré pour les rebels pendant l'hivert & en apparence le plus grand nombre avec affection. Ils ont même coupé des pieces et les ont apporté pour le retranchement de *Dechambau*.

Les rebels ont deterré & emporté 3 pieces de canons qui étaient dans cet endroit depuis la dernière guerre».

Baby, Taschereau et Williams, «Journal 1776». RAPQ, 1927-1928, p. 452-453.

1939-1945: «cabane à sucre»...

Militaires *deschambaultiens* tués durant la Deuxième Guerre mondiale: Wilfid

Delisle (fils d'Eméry Délisle, vétéran de 1914), Engelbert Naud, Roland Julien et Clément Montambault.

L. Delisle, *op. cit.*, p. 181.

1960-2000: *les élus que nous sommes*

Constatons en effet, avec le cinéaste Arcand, natif de *Deschambault*, et avec «maîtrise en histoire» de l'Université de Montréal, (*Voir*, 10 au 16 mars 1994, p. 12) que, depuis «1650» et durant les «trois siècles» qui ont suivi, «nous vivons dans un pays où il ne s'est rien, mais rien passé». Toutefois, nous, les privilégiés de la seconde moitié du XXe siècle, remercions l'Éternel, car, comme le déclarait encore Denys Arcand: «Il faut savoir que ma génération avait littéralement à inventer une culture à partir de rien». («Un Oscar à portée de la main — Denys Arcand ne se laisse pas monter la tête», dans *La Presse*, 14 février 1987). Neuf ans plus tard il ajoute: «Pour moi, le cinéma, c'est fini. C'était l'art du vingtième siècle, et il va mourir avec le vingtième siècle. D'ailleurs, il n'y a plus de grands cinéastes». (Georges Privet, «Denys Arcand, le statut de la liberté», dans *Voir*, 21 au 27 novembre 1996, p. 15).

Comble de bonheur pour nous, ses contemporains, Jacques Godbout entérine cette modestie exclusiviste dans son *Sort de l'Amérique*: «J'appartiens peut-être à la dernière génération pour qui ça (1759) peut dire quelque chose», ajoutant cette sentence à graver dans le bronze: «Il faut mentir pour dire la vérité des choses».